

La littérature et le reste

Petite réflexion sur la place des écrits personnels dans la littérature

Annie Cantin

Number 125, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59572ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cantin, A. (2002). La littérature et le reste : petite réflexion sur la place des écrits personnels dans la littérature. *Québec français*, (125), 36–39.



Annie Cantin*

La littérature et le reste

Petite réflexion sur la place
des écrits personnels dans la littérature

J e n'ai rien prévu pour demain, *Le monde de Sally*, *Le journal de Popple*, *Au pays virtuel de Delphine Brontë*, *Les pensées de ti-pou*, autant d'univers intimes qui s'offrent au lecteur, pour peu qu'il soit curieux. Mais ne cherchez pas ces journaux personnels sur les rayons de votre librairie puisque que c'est sur Internet qu'ils se découvrent¹. De l'intimité à échelle mondiale, voilà un beau paradoxe. Mais autant le dire, les écrits personnels² n'en sont pas à une position singulière près. Alors que la télé-réalité envahit les écrans, que les créateurs et les lecteurs se passionnent pour le « je » et le « vrai », que se multiplient les récits autobiographiques de toutes sortes³ (que la critique savante s'attarde à décrire avec un enthousiasme croissant), la définition de la littérature – enten-

dons celle qui est légitime, consacrée, celle que l'on retrouve parfois avec un grand « L » –, elle, semble encore résister à la vague du « moi ».

Ouvrons, par exemple, les pages littéraires des revues et des journaux (spécialisés ou non dans le domaine), parcourons les listes de Prix, épluchons les programmes d'études (cours offerts, œuvres obligatoires, sujets de thèse, manuels scolaires, etc.), cherchons-y les écrits personnels et voyons quelle place leur est accordée. Force est de constater que journaux, correspondances, souvenirs, mémoires, autobiographies... font souvent figure d'exclus sinon de mal aimés dans l'institution du littéraire moderne. Pourtant, dira-t-on, jamais le moi semble n'avoir occupé la place publique de façon plus affichée que ces dernières années.

ent
si
spar
ni p
er qu
men
du
se dit
penc
at no
de l
m'y sou
nd
it au div
omme
t à chaqu
vent pas f
u si peu,



« [O]n assiste à l'émergence d'une sorte de *reality-show* littéraire », affirmait, en 1994, la directrice littéraire de chez Flammarion, Françoise Verny⁴. « Tout y passe, le sida, le chômage, l'Algérie, [...] parfois il s'agit de préoccupations plus intimes, comme ce récit des souffrances d'un hémorroïdaire reçu tout récemment », précisait Olivier Frébourg, directeur littéraire des éditions de la Table Ronde⁵. L'engouement serait en fait si fort que l'on serait porté à croire que la réalité dépasse littérairement la fiction. En témoigne ce coup de gueule de Richard Martineau contre « les scribes du je, me, moi » :

Nous vivons à l'ère du repli sur soi. Cocooning, psychanalyse, régime santé, culte du corps et de l'individu. Chaque jour, au petit écran, Monsieur et Madame Tout-le-Monde nous racontent leurs drames personnels [...]. Chacun se penche sur son nombril et prend ses maux d'estomac pour des crises d'angoisse. Mères de famille discutant de leur vie sexuelle à la radio, commis de bureau diffusant leur petit quotidien dans Internet, ils sont leur propre héros, leur propre martyr, leur propre biographe.

On ne parcourt plus le monde à la recherche de son prochain : on fouille ses entrailles et sa mémoire en quête de soi. L'homme contemporain est obsédé par sa propre personne. [...] Plus besoin de prendre l'avion pour m'ouvrir sur l'universel : je n'ai qu'à rentrer en moi.

[...] Le voyage est de moins en moins horizontal, et de plus en plus vertical. Résultat : l'imagination s'en va chez le diable, et le journal intime est en train de détrôner le roman⁶.

Mauvaise position en fait que celle du roman, si l'on en juge, cette fois, par ce constat lu sur la quatrième de couverture de l'essai de Marc Petit, *Éloge de la fiction* :

Sommée, voici trente ans, de prendre le pouvoir, l'imagination n'est plus très en faveur par les temps qui courent. Les arts et les lettres portent la marque de la glaciation ambiante. Confondant réalité et vérité, le vécu et le sens, la sainte alliance du minimalisme, du misérabilisme et du nombrilisme menace de réduire le paysage du roman français à un champ de ruines⁷.

Soit, on retrouve aujourd'hui sur les tablettes des librairies peut-être plus d'autobiographies, de journaux personnels, de mémoires et autres récits plus personnels qu'il y a quarante ou cinquante ans, mais cette importance quantitative, il faut le voir aussi, est bien relative si on la compare à l'autorité et à la valeur attribuées aux genres établis. À regarder les compilations-palmarès publiées au tournant du siècle, on peut, de fait, se rendre compte que si le domaine de la réalité a pu dernièrement créer une vague dans le milieu de la littérature, sa retombée est loin, encore, d'avoir causé tout un raz-de-marée. Sur la liste des « cent livres du siècle » parue dans *Le Monde*⁸, les genres intimes se sont vu consacrer trois entrées : le *Journal* d'Anne Frank, en dix-neuvième position ; le *Journal* de

Jules Renard, en soixante-quatorzième et, si l'on accepte d'élargir la catégorie genres intimes jusqu'à la chronique, l'*Archipel du goulag* d'Aleksandr Soljenitsyne, qui fait la meilleure figure au classement avec une quinzième position. Dans un palmarès similaire, celui des « livres du millénaire : le Top 25 » publié dans *Le Libraire*⁹, le tableau n'est guère plus occupé par les textes personnels ; seules les *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke y ont trouvé une place, la dix-septième (et ce, en supposant que nous ayons bien affaire à un texte personnel). D'accord, ce ne sont là que deux exemples, plus ou moins scientifiques, choisis au hasard de leur disponibilité, et auxquels nous pourrions faire dire bien des choses. « C'était un jeu, précisera-t-on d'ailleurs dans *Le Monde*, pas un classement pour l'éternité ». Soit. Mais qui a dit qu'un jeu ne devait rien révéler et qu'un classement puisse se faire sans critères de valeur ? Il est à parier que le jeu s'avérerait fort instructif si l'on cherchait à voir ce qu'ont en commun les textes personnels qui figurent au classement de ces exercices d'honneur et, surtout, ce que les vingt-quatre autres œuvres du « Top 25 du millénaire » et les quatre-vingt-dix-sept titres des « cent livres du siècle » possèdent qui semble leur faire défaut.

Étudiant « la place du journal intime dans la littérature moderne », Peter Boerner constatait en 1978 :

Voyageurs et explorateurs, soldats au front, hommes politiques et diplomates, psychiatres, ballerines et révolutionnaires, non seulement relatent leurs expériences, leurs impressions et leurs émotions dans de longs journaux, mais encore les font imprimer. Et la plupart de ces récits trouvent des lecteurs.

Si l'existence de ce flot de journaux intimes qui continue de grossir rapidement est indéniable, la critique littéraire s'y est cependant peu intéressée. Notons même que chaque fois que l'on a considéré ce phénomène dans son ensemble, les réactions négatives ont prédominé. On a souligné le fait que le journal manque de structure et n'exige pas de talent littéraire, étant donné que la plupart des auteurs s'intéressent au contenu et non pas à la forme artistique. De plus, il est impossible, a-t-on dit, de donner une définition claire du journal ; son but étant plus utilitaire que littéraire, il ne mérite pas l'attention que l'on porte aux genres traditionnels¹⁰.

Quelque vingt ans plus tard, force est de constater que cette attitude de la critique à l'égard du



Ne cherchez pas les journaux personnels sur les rayons de votre librairie puisque que c'est sur Internet qu'ils se découvrent.

Les genres personnels semblent donc confinés à une zone d'incertitude, située quelque part aux marges du littéraire, oscillant entre ce qui pourrait se rapprocher de la littérature (trois titres sur cent, une œuvre sur vingt-cinq) et ce qui lui échappe.

journal intime comme à l'égard des autres genres personnels vaut toujours, à quelques exceptions près. Conciliant : « Même s'il ne constitue pas une œuvre "littéraire" au sens propre, avec son rythme fragmenté, répétitif, le journal d'un créateur est toujours une chronique de son travail de création¹¹ ». Lapidaire : « [...] qui se nourrit d'autobiographies risque de faire beaucoup plus de graisse que de muscle¹² ». Si bien que l'intérêt soulevé aujourd'hui par les genres personnels en littérature apparaît participer plus souvent qu'autrement de la curiosité et de l'entrain ressentis à la vue d'un terrain d'exploration (humaine ou textuelle) presque neuf que de l'attrait des profits esthétiques et symboliques que la critique et l'institution littéraires pourraient en tirer. Rendant compte d'un ouvrage consacré au genre de l'autobiographie alors récemment paru, Michel Contat écrivait :

« *L'autobiographie et l'automobile sont les fléaux de l'époque* », écrivait ici récemment Francis Marmande [dans « Le Monde des livres » du 3 janvier 1997], en une boutade au deuxième ou troisième degré qui a pu paraître d'une injustice scandaleuse à l'égard de l'automobile, cette étouffante, cette écrasante liberté. Les amateurs d'autobiographies ont l'habitude de raser les murs. En grand nombre, mais solitairement. Car, flanquée de la biographie, l'autobiographie, malgré sa mauvaise réputation littéraire, est fort fréquentée sur le boulevard des appétits textuels, où elle aguiche depuis Rousseau au moins, par l'exhibition sans retenue du moi, les amateurs d'autres moi, les flaireurs d'âme¹³.

Ainsi, au côté des genres canoniques associés à la poésie lyrique et, plus encore de nos jours, à la fiction narrative (« Le genre noble, on le dit assez dans ces colonnes, c'est le roman », notait encore Contat dans son article), les écritures personnelles ont-elles hérité d'un statut et d'un usage littérairement peu valorisés qui les relèguent au rang de productions utilitaires, plus ou moins dépourvues d'exigences littéraires ou, le sort est-il plus enviable, d'aguicheuses textuelles animant les vitrines et les passants solitaires des quelques boulevards sombres qui définissent leur territoire. *Scriptura non grata* du littéraire légitime, les genres personnels semblent donc confinés à une zone d'incertitude, située quelque part aux marges du littéraire, oscillant entre ce qui pourrait se rapprocher de la littérature (trois titres sur cent, une œuvre sur vingt-cinq) et ce qui lui échappe. On pourrait se demander pourquoi.

Comme un roman

Cet intertitre, on ne s'y méprendra pas, ne renvoie pas au livre de Daniel Pennac – brèche personnelle dans l'univers romanesque des Malaussène – mais à un argument de valeur parfois évoqué à propos des textes à caractère in-

time que l'on juge littérairement acceptables non pas parce qu'ils constituent un bon journal ou une bonne correspondance mais parce qu'ils se lisent *comme un roman*. Par exemple : « Certains journaux sont des faux, mais ce sont souvent les meilleurs parce que le quotidien y est romancé. Et c'est ce qui fait que pour certains la prose des diaristes virtuels [ou sur papier ajoutons-nous] est de la littérature à part entière¹⁴ ». Au-delà du potentiel fictionnel des genres non-fictionnels qu'elle laisse entrevoir, la comparaison, loin de déclasser ces quelques heureux transfuges génériques qui se seraient dérobés au sort de leur classe, apparaît plutôt flatteuse. Et c'est bien en quoi elle est intéressante, en laissant supposer que la fiction posséderait non seulement le pouvoir de constituer le littéraire mais aussi celui de l'instituer.

Reprenons la charge de Richard Martineau là où nous l'avons laissée plus tôt :

[...] l'imagination s'en va chez le diable, et le journal intime est en train de détrôner le roman.

[...] Combien de livre écrits au « je » ! Combien de récits, de témoignages, d'autobiographies, de souvenirs et de règlements de compte ! Chef de file des « nouveaux nouveaux écrivains français », Christine Angot (*L'inceste*) n'en finit plus de s'autoexaminer. Toute son œuvre est basée là-dessus : raconter ce qu'elle a vécu, ce qu'elle pense, ce qu'elle ressent. [...]

Cette littérature est à l'image de notre fin de siècle : égocentrique, voyeuse. Les auteurs n'ont plus besoin de se creuser la tête pour savoir quoi raconter : ils n'ont qu'à se contempler dans le miroir. [...] Ils concoctent leur dernier roman avec ce qu'ils trouvent dans leur chambre à coucher : fonds de bouteilles, vieux mégots, reste de conversation [ce qui, soit dit en passant, n'a pas empêché Charles Bukowski de faire partie de l'histoire littéraire ni Proust d'ailleurs, pour peu que l'on remplace le vieux mégot par une madeleine].

« Être incapable d'inventer, ce n'est pas de l'impuissance, c'est un principe », affirme Christine Angot. Beau principe... Que le cinéma se fasse intime, on peut le comprendre : après tout, faire un film coûte les yeux de la tête. Mais écrire « Cent cavaliers en colère galopèrent dans les steppes de la Mongolie » ne coûte pas plus cher que de recopier sa liste d'épicerie. C'est le même crayon et le même papier.

Tom Wolfe, qui a écrit des best-sellers dont *Le bâcher des vanités* et *Un homme vrai*, n'a aucune considération pour les auteurs de la trempe de Christine Angot. Pour lui, ce sont des « thumb suckers », des « suceurs de pouces ». [...] Son idole n'est pas Duras, mais Balzac.

[...] Le temps est peut-être venu pour ces barricadés des lettres de sortir de leur bunker et d'aller voir ce qui se passe dehors...¹⁵

On excusera la longueur de la citation, mais elle montre bien que la mode autobiographique, si obsédante qu'elle apparaît aujourd'hui dans la société, n'entraîne pas nécessairement une sanction littéraire favorable à l'égard de l'écriture per-

sonnelle. Et en ce sens, le commentaire de Martineau est loin de constituer une exception¹⁶. Le champ restreint (incarné ici par Christine Angot), place forte traditionnelle du littéraire légitime, serait si contaminé par la réalité et le vrai qu'ils menaceraient d'insignifiance tout l'édifice de la littérature (symbolisé ici par le roman). Édifice qui s'écroulerait probablement si la production de grande consommation (représentée par l'auteur de best-sellers Tom Wolfe) ne déployait pas des efforts d'invention pour lui procurer encore quelque garantie. La littérature de masse comme nouveau littéraire légitime ? Peut-être. Chose certaine toutefois, c'est que la fiction continue à en représenter la norme, entraînant le crédit littéraire là où elle se rencontre et s'affiche. Car sur ce point, il en va en littérature comme au cinéma : la catégorie « cas vécus », même si elle connaît parfois le succès commercial – qui n'a jamais permis cependant à *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée* de déloger *E.T. au box-office* – appartient encore à la série B. Ce n'est qu'accessoirement que Flaubert est épistolier.

Les détracteurs de « suceurs de pouces » peuvent donc se rassurer, ce n'est pas encore la fiction qui se retrouve du mauvais bout du canon ni son âme qui « s'en va chez le diable ». C'est plutôt le contraire qui pourrait arriver et les écrits personnels pourraient lui vendre la sienne. Car si l'engouement tant théorique que populaire pour les récits non fictionnels donne l'impression que ce reste que serait la littérature s'amenuise au fur et à mesure que l'espace de la fiction semble se rétrécir sous l'invasion de la réalité, les frontières réelles du littéraire légitime, elles, apparaissent toujours bien gardées. Et celles de la fiction aussi. « On est tous des auteurs. Même si on commence par un journal, moi aussi, j'avoue, bon, c'est mon but aussi un jour d'en arriver à écrire un roman¹⁷ », confie un jeune diariste virtuel. Nous lui laissons le mot de la fin.

* Professionnelle de recherche au projet de *Histoire littéraire du Québec (HILIQ)*, Université Laval.

Notes

- Philippe Lejeune a étudié la pratique du journal personnel virtuel dans son ouvrage *Cher écran : journal personnel, ordinateur, Internet*, Paris, Seuil, 2000. Pour lire des journaux virtuels, on consultera les nombreux sites de référence qui leur sont consacrés dont ceux de la Société des diaristes virtuels, de la Communauté des écrits virtuels et du Cercle des jours écrits et imagés.
- L'épithète *personnel* a graduellement remplacé celui d'*intime* qui, trop connoté, colle désormais plutôt mal au caractère de plus en plus public de la pratique.
- Selon Yvan Lamonde et Marie-Pierre Turcot, le corpus de la littérature personnelle produite au Québec entre 1980 et 2000 compterait plus de 800 titres, excluant la correspondance et les journaux de voyage. Voir Yvan Lamonde et Marie-Pierre Turcot, *La littérature personnelle au Québec (1980-2000)*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 2000.
- En collaboration, « Enquête. Comment se faire éditer », dans *Lire*, n° 223 (avril 1994), p. 35.
- Ibid.*, p. 30.
- Richard Martineau, « Les scribes de je, me, moi », dans *L'Actualité*, vol. 24, n° 18, 15 novembre 1999, p. 114.
- Marc Petit, *Éloge de la fiction*, Paris, Fayard, 1999.
- En collaboration, « Cent disques, cent films et cent livres pour un siècle », dans *Le Monde*, 15 octobre 1999, p. 32-33. Il s'agit d'une enquête faite auprès de 5 964 participants (lecteurs du *Monde* et clients de la FNAC) auxquels on avait demandé de choisir, parmi une liste de deux cents titres pré-établie par des journalistes du *Monde* et des libraires de la FNAC, cent livres (qu'ils avaient lus ou non) qu'ils jugeaient devoir se retrouver parmi les cent livres les plus importants du siècle.
- En collaboration, « Vos livres du millénaire : le Top 25 », dans *Le Libraire (le journal de libraires de Pantoute, les Bouquinistes, Clément Morin, le Fureteur)*, vol. 1, n° 5 (novembre 1999), p. 30. Enquête faite auprès de deux cents répondants (auteurs, professionnels du milieu de l'édition et lecteurs) à qui on avait demandé « quelles œuvres de la littérature mondiale publiées au cours des mille dernières années (les) avaient davantage marqués ».
- Peter Boerner, « La place du journal intime dans la littérature moderne », dans *Le journal intime et ses formes littéraires*, Actes du colloque de septembre 1975 du Centre d'Études Stendhaliennes, réunis par V. Del Litto, Genève, Droz (Histoire des idées et critique littéraire, n° 175), 1978, p. 218.
- Verena von der Heyden-Rynsh, *Écrire la vie : trois siècles de journaux intimes féminins*, Paris, Gallimard, 1998, p. 14.
- Maurice Mourier, « Moi et Lui ou la schize exquise dans le Neveu de Rameau de Diderot », dans Serge Doubrovsky, Jacques Lecarme et Philippe Lejeune (dir.), *L'autofiction & Cie*, Paris, Université Paris (Centre de recherches interdisciplinaires sur les textes modernes, n° 6), p. 103.
- Michel Contat, « L'autobiographie, genre discutable », dans *Le Monde* (Cahier « littératures »), vendredi 24 octobre 1997, p. iv. (À propos de l'étude de Jacques Lecarme et d'Éliane Lecarme-Tabone, *L'autobiographie*, Paris, Armand Colin (U. Lettres), 1997.)
- Jean-Hugues Roy, « Les journaux intimes sur Internet », *Branché* (magazine télévisé présenté sur les ondes de Radio-Canada), 9 octobre 1999. Transcription du reportage en ligne, <http://radio-canada.ca/branche/v5/127tintime.html> (Site consulté le 10 janvier 2002).
- Richard Martineau, *art. cit.*, p. 114.
- C'est un discours que l'on retrouve aussi du côté de la critique savante, entre autres chez Gérard Genette, Kate Hamburger, Gilles Deleuze.
- Starless (pseudonyme), diariste virtuel interrogé par Jean-Hugues Roy, *art. cit.*

